

LE CHÂTEAU DES SECRETS

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Le château des secrets / Marie-Bernadette Dupuy

Nom : Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- , auteure

Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- | Cœurs apaisés

Description : Sommaire incomplet: t.3. Les cœurs apaisés

Identifiants : Canadiana 20230056954 | ISBN 9782898043390 (vol. 3)

Classification : LCC PQ2664.U693 C523 2023 | CDD 843/.914—dc23

Le château des secrets – Les cœurs apaisés

© Calmann-Lévy, 2023

© Les éditions JCL, 2024 (pour la présente édition)

Images de la couverture :
123RF / Images générées par l'IA

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition
LES ÉDITIONS JCL
editionsjcl.com

Distribution nationale
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2024
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

MARIE-BERNADETTE
DUPUY

LE CHÂTEAU
DES SECRETS

Les cœurs apaisés

* * *

LES ÉDITIONS JCL 

*Je tiens à dédier cette nouvelle série à mon éditeur et ami,
monsieur Philippe Robinet, très attaché à son terroir natal,
la Bourgogne, une belle région au riche patrimoine,
que j'ai voulu mettre à l'honneur au fil de ces trois ouvrages.*

*Je dédie cette saga à mes enfants chéris,
Isabelle, Yann, Louis-Gaspard et Augustin qui m'entourent
de tout leur AMOUR et me soutiennent fidèlement.*

Merci à tous !

Note de l'auteure

Chères amies lectrices, chers amis lecteurs

Au fil de ces pages, je suis ravie de vous proposer le dénouement de cette saga placée sous le signe de la danse classique, mais qui évoque aussi les penchants les plus sombres de certains êtres humains.

J'ai voulu également, au-delà du suspense toujours apprécié, rendre un poignant hommage à toutes les victimes de crimes odieux, qui, hélas, ne sont pas l'apanage de notre siècle.

Passionnée d'histoire, j'ai lu des témoignages d'exactions atroces commises depuis l'aube de la civilisation.

Disparitions, abus sexuels, harcèlements, ce sont des termes qui font mal au cœur de tous.

Mon héroïne, Victoire, a eu de la chance, malgré les épreuves qu'elle a endurées, et j'ai voulu faire de cette jeune femme un exemple de volonté et de courage.

Je vous laisse à présent découvrir la clef de l'énigme, en vous souhaitant une agréable lecture.

Je redirai également, comme dans chacun de mes livres, que toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait fortuite et indépendante de ma volonté, et que les événements sont fictifs, hormis ceux signalés comme authentiques par une note en bas de page.

Marie-Jeruadith Dupuy

1

L'ombre de la mort

Forêt de Châtillon, jeudi 6 septembre 2018

La poitrine en feu, Romane courait entre les arbres. Elle ne pensait pas pouvoir courir aussi vite un jour, mais c'était une lutte désespérée pour survivre, ce qui décuplait son énergie. Deux chiens avaient été lâchés sur ses traces, dont les grognements résonnaient dans cette aube grise succédant à une nuit d'épouvante.

— Ils ne m'auront pas, se répétait-elle tout bas, hale-tante. Je ne veux pas mourir comme les autres !

Son esprit lui redonnait pêle-mêle les recommandations que lui faisaient ses parents, à cause de toutes ces jeunes filles que l'on avait violées et tuées: « Ne te laisse pas tenter par des annonces de travail trop alléchantes », disait son père. « Tu ne devrais pas mettre autant de photos de toi sur Internet, avec tout ce qui s'est passé dans le pays », lui serinait sa mère.

C'était la suite logique des conseils reçus lorsqu'elle était enfant, comme celui de ne pas parler à des inconnus. Romane avait grandi avec la crainte d'être enlevée à sa famille et de connaître le sort abominable des adolescentes disparues.

Pourtant elle était devenue une victime à son tour.

— Les salauds, les salauds, marmonna-t-elle avant d'inspirer profondément.

Adepte d'athlétisme, notamment d'endurance, Romane réussissait pour l'instant à semer les dobermans et ceux qui la traquaient. Son instinct survolté la poussait à adopter des ruses propres au gibier, à ces bêtes pourchassées au sein des forêts. Chacune avait ses méthodes ataviques afin de semer ses poursuivants.

« J'ai traversé un ruisseau, j'ai sauté un fossé », se souvenait-elle en pensée, soucieuse de contrôler son souffle.

Par une chance inouïe, Romane avait pu garder ses tennis, qui facilitaient sa course folle. Les yeux fixés vers l'est, où le soleil apparaîtrait, elle misait sur le lever du jour pour atteindre une route.

— Je les ai peut-être semés, se dit-elle.

Poussée par ce fragile espoir, la jeune fille continua à courir sur le sol tapissé de feuilles mortes, de pans de mousses et de branchages. Elle avait la volonté farouche d'échapper à ses bourreaux et surtout de pouvoir témoigner. Pour s'exhorter au courage, elle se lança dans un monologue intérieur, où sa colère et sa peur s'exprimaient:

« Je raconterai comment ils m'ont emmenée de force jusqu'à une voiture aux vitres teintées, alors que je sortais la première du cours d'aïkido, et que j'allais monter sur mon vélo. C'étaient deux colosses, je n'ai rien pu faire... Ils m'ont assise sur la banquette arrière, ils m'ont mis du Scotch sur la bouche et autour des poignets. Il y en a un qui m'a bandé les yeux et, comme je me débattais, il m'a frappée... »

La rudesse du coup, porté en plein visage, lui avait fait comprendre qu'elle était condamnée à plus ou moins brève échéance. Trois mots l'obsédaient: « comme les autres ». Romane était bien informée sur le sujet, ayant lu tout ce qu'elle pouvait trouver sur les crimes commis dans sa région ces dernières années. Elle avait même participé à la marche blanche organisée en mémoire de Vanessa Guillet, quatre ans plus tôt.

— Oh non !

Le cri de révolte avait jailli de sa bouche contre son gré, car un des chiens l'avait rattrapée et la talonnait déjà en grognant. Romane s'arrêta pour lui faire face. Surpris, l'animal se figea lui aussi.

— Va-t'en, sale cabot ! Fiche le camp !

Avisant une solide branche de sapin à ses pieds, elle s'en empara d'un geste vif et, sans réfléchir, elle l'abattit de toutes ses forces sur le crâne du doberman. Quand il s'effondra avec une plainte, elle cogna encore.

Elle crut percevoir des voix sous le couvert des grands arbres, ainsi qu'un aboiement sourd.

Romane s'élança droit dans la direction du soleil qui émergeait de l'horizon, réduit à une demi-sphère orangée. Elle avait l'impression confuse de toucher à peine le sol, survoltée par l'adrénaline. Insensible à la fraîcheur matinale et aux égratignures qui zébraient ses jambes nues, elle croyait à chaque foulée avoir gagné la partie.

— Ils ne m'auront pas, balbutia-t-elle. Ils n'ont même pas eu le temps de me droguer, ni de me violer.

Dans la voiture de ses ravisseurs, elle avait simulé un malaise, la tête renversée en arrière. L'homme assis à ses côtés s'était permis de la caresser entre les cuisses, mais le conducteur l'avait tancé durement.

— Pas touche, c'est pas pour toi, Steph !

— Le client n'en saura rien, je peux tâter la marchandise !

— Tu le paierais cher, pauvre idiot.

Ce dialogue avait terrifié Romane, pas assez néanmoins pour lui faire perdre ses moyens. Refusant de céder à la panique, elle avait décidé de feindre l'inertie et d'essayer de fuir à la moindre occasion. Elle sut ainsi où on la conduisait.

— On a toujours rendez-vous près de la grotte de la Grande Baume, vers Balot ? avait demandé celui qui la surveillait de très près.

— Oui, mais on change de véhicule en forêt. Faut préparer la fille pour la partie de chasse, le type a payé assez

cher. On le fera dans le camping-car. J'ai les clefs, je sais où il est garé.

Il s'était ensuite écoulé plusieurs heures, selon Romane. La voiture était à l'arrêt, le moteur éteint. Elle n'avait pas pu contenir des sanglots de peur et d'impuissance, mais elle avait fini par réussir à faire semblant de dormir. Les deux hommes fumaient et discutaient tout bas, devenus indifférents à sa présence. Elle avait appris ainsi que le client était en retard, cependant après un appel, ses agresseurs avaient enfin quitté le véhicule, en l'obligeant à sortir.

— Cette fois, on doit se dépêcher, avait maugréé l'un. Fais-la monter dans le camping-car, bon sang.

Ils lui avaient laissé le bandeau sur les yeux, mais ils s'étaient empressés d'ôter les Scotchs qui liaient ses poignets et fermaient ses lèvres. Rassurés par sa docilité, qu'ils avaient dû attribuer à la frayeur paralysante des proies face à leur prédateur, ils s'étaient partagés avec des rires égrillards la tâche de la déshabiller.

Tout s'était alors passé à une rapidité fulgurante. Romane avait senti qu'ils avaient pris son sac à dos pour le jeter sur le sol du camping-car, pas très loin de ses pieds.

Alors qu'ils s'apprêtaient à lui retirer sa petite culotte, la jeune fille avait fait glisser le bandeau qui l'aveuglait et s'était ruée sur son sac. Elle avait saisi la bombe lacrymogène qu'elle gardait dans une pochette extérieure, la tenant à bout de bras. Sidérés par sa réaction, les hommes avaient perdu quelques secondes et elle avait profité de leur hésitation pour les asperger en plein visage.

En revoyant la scène, Romane eut un sourire de triomphe, mais celui-ci s'estompa vite. Si elle avait pu prendre la fuite, son avance était réduite et des renforts étaient très vite arrivés avec les chiens.

Il lui sembla alors distinguer une clairière sur sa gauche, où jaunissaient de hautes fougères et où poussaient des ronciers démesurés. Elle fonça dans cette direction, et bientôt une joie infinie lui redonna courage.

— Il y a une route !

Elle fit appel à ses dernières forces pour traverser la clairière, ayant aperçu une vieille camionnette verte qui approchait.

Maurice Desgranges était maraîcher depuis des années, et, s'il avait pris sa retraite, il vendait encore ses légumes sur de modestes marchés de village. Ce matin-là, il roulait à bonne allure afin de ne pas perdre son emplacement habituel, devant l'église de Nod-sur-Seine.

Comme toujours, il avait mis la radio et sifflotait dès qu'une chanson lui plaisait. Quand son téléphone portable sonna, il lança un juron, son épouse ayant la manie de l'appeler, même en le sachant au volant.

— Oh, qu'est-ce que tu me veux encore, Nicole ? ronchonna-t-il en sortant l'appareil de la poche de sa veste.

Il quitta la route des yeux quelques secondes pour décrocher, à l'instant où une jeune fille vêtue seulement d'une petite culotte surgissait du talus. Échevelée, elle agitait les bras. Maurice eut beau freiner, le choc était inévitable, et il en éprouva le heurt sourd au tréfonds de son âme.

— Mon Dieu, pauvre gosse, gémit-il en coupant le moteur.

Romane avait été projetée à trois mètres de la camionnette. Elle gisait sur le goudron, couchée sur le côté. Du sang suintait de sa bouche, mais son regard clair s'attacha tout de suite à celui du retraité.

— Je suis désolé, c'est ma faute, oui, ma faute, je ne t'ai pas vue, petite, bégaya-t-il, à genoux près d'elle.

— Monsieur, emmenez-moi à l'hôpital, mais d'abord appelez la police, vite, implora-t-elle.

— Bien sûr que je vais prévenir les gendarmes, mais je ne dois pas te déplacer, ce serait dangereux, répliqua-t-il d'une voix tremblante. Mais, avant cela, je vais te couvrir.

Il ôta sa veste qu'il posa sur le torse de Romane. Elle en profita pour lui saisir la main.

— Je ne veux pas rester là, ayez pitié, s'ils arrivent, ils nous tueront tous les deux ! Ils étaient armés !

— De qui parles-tu ?

— Les assassins, ceux qui violent et tuent, ils m'ont enlevée hier soir... Ils ont parlé d'une partie de chasse, payée par un client. C'était sûrement moi le gibier, monsieur. Et quand je me suis enfuie, des chiens m'ont suivie. Pitié, emmenez-moi !

Maurice Desgranges hésitait, mais Romane lui serra les doigts très fort.

— Je leur ai échappé, monsieur, articula-t-elle péniblement. Il faudra dire à la police... un des hommes... il s'appelle Steph... J'ai blessé un des chiens... ah oui... la grotte de la Grande Baume...

Affolé, le retraité se décida enfin. Il souleva la jeune fille et la hissa péniblement sur la banquette de la camionnette.

— Bon, je démarre, indiqua Maurice dès qu'il se remit au volant. Comment tu te sens, petite ?

— Fatiguée, monsieur, tellement fatiguée. Fermez les portes à clef, je vous en prie, fermez.

— Là, ça y est, je préviens les gendarmes. Après, je te conduis à l'hôpital.

Désespérément, Romane s'accrochait à l'étincelle de vie qui parcourait encore son jeune corps épuisé.

— Monsieur, vous direz à mes parents que je me suis battue jusqu'au bout... Ils ne m'ont pas touchée... Je ne finirai pas comme les autres.

— Ne te fatigue pas davantage, on va te soigner, d'accord ? lui affirma Maurice d'un ton chaleureux.

— N'oubliez pas... ce que j'ai dit.

— Je te le promets.

Victoire venait d'entrer dans sa salle de danse, où elle se rendait chaque jour pour se détendre, appréciant un peu d'isolement. Coppélia, qui avait presque sa taille adulte, la suivait fidèlement. La chatte siamoise libérait toute son énergie dans cet espace que n'encombrerait aucun meuble et s'autorisait des bonds et des galopades sur le parquet.

— Si je pouvais être aussi leste que toi, soupira la jeune femme. Mais qui peut égaler un chat en souplesse et en sauts aériens? Ce ne sera pas moi, surtout aujourd'hui, où je ne me sens vraiment pas bien.

Depuis le repas de midi, où elle n'avait presque rien mangé, Victoire était oppressée et inquiète, ayant eu de légères contractions.

« Mais qu'est-ce que j'ai? se demanda-t-elle. Mamie a peut-être raison, le bébé grossit et il prend de plus en plus de place. »

Amusée, Victoire posa ses paumes de chaque côté de son ventre rond, qui tendait sa robe en cotonnade fleurie.

— Tu auras huit mois la semaine prochaine, bébé, dit-elle en souriant. J'ai hâte de te voir...

Elle avait renoncé à savoir le sexe de son enfant, à la grande déception de sa grand-mère et d'Anna.

Mise au courant de sa décision, Janine Nevers avait tricoté uniquement des brassières en laine blanche, toute contente de confectionner ces petits vêtements. Elle et son frère Jeannot recevaient une fois par semaine la future maman. Victoire leur avait annoncé qu'Emmanuel serait le parrain, ce qui les avait réjouis.

— Tu seras choyé, bébé, beaucoup de gens veilleront sur toi, chantonna Victoire.

Elle chercha parmi ses CD celui de *La Belle au bois dormant*, de son compositeur favori, Tchaïkovski.

— Voilà, nous allons danser un peu, bébé.

Soucieuse d'être une mère exemplaire, elle s'était renseignée sur la meilleure manière de mener une grossesse bénéfique à son enfant. Elle lui parlait beaucoup, marchait tous les matins en plein air et écoutait beaucoup de musique.

— J'espère que tu entends cet air merveilleux !

Emportée par la mélodie, Victoire esquissa une petite figure au ralenti. Enfin, la tête penchée de côté, elle ferma les yeux pour s'imaginer en tutu et pointes, comme l'interprète idéale de tous ses ballets préférés. Ce fut à ce moment précis qu'une violente douleur lui vrilla le bas du ventre. Peu après un liquide tiède coula le long de ses cuisses.

— Oh non, je perds les eaux, c'est trop tôt ! s'affola-t-elle.

Mais en soulevant le bas de sa robe, elle vit que c'était du sang. Il souillait déjà ses chevilles, et un autre flux macula le parquet de chêne.

— J'ai mal, j'ai si mal...

Soudain ses jambes se mirent à trembler sous elle. Prise d'un étourdissement, Victoire tomba à genoux, la vision brouillée et les oreilles bourdonnantes. Son dernier regard fut pour son téléphone, posé près de la chaîne hifi. Terrassée par une syncope, elle ne perçut même pas la sonnerie indiquant un appel ni le signal qui suivit et qui annonçait l'arrivée d'un message. Personne ne pouvait lire les mots d'Anna, envoyés en toute hâte :

Romane est morte, elle était au lycée avec nous. Tu te souviens ? Il paraît qu'elle avait disparu mercredi soir, c'est ma mère qui m'a appris la mauvaise nouvelle. Je suis sous le choc. Appelle-moi dès que tu peux.

Chez Janine et Jeannot Nevers, même jour, même heure

Emmanuel s'était accordé un week-end de trois jours. Tout content de revoir sa mère et son oncle Jeannot, il venait de leur offrir des chocolats et des confiseries.

— Ce n'est pas très bon pour votre santé, mais en petite quantité, ça ne vous fera pas grand mal, déclara-t-il en riant. La prochaine fois, je vous apporterai des légumes de mon potager. Les tomates promettent d'être excellentes.

— Les miennes aussi sont superbes ! répliqua Jeannot d'un air de défi. Tout à l'heure, je te montrerai mon jardin, tu seras bien épaté. D'ailleurs, j'y retourne de ce pas. Je connais ma sœur, elle préfère se retrouver en tête-à-tête avec son fiston.

Amusée et touchée, Janine haussa discrètement les épaules, quand son frère sortit, coiffé d'un vieux chapeau de paille.

— Comment vas-tu, ma petite maman ? demanda Emmanuel. Tu ne regresses pas de t'être installée ici ?

— Il serait temps de t'en soucier, le taquina-t-elle. Mais non, je ne pouvais pas être mieux qu'avec Jeannot. On ne s'ennuie pas en sa compagnie. Et toi ? Est-ce qu'il y a du nouveau côté cœur ? Au mois de juillet, tu m'as parlé d'une gentille collègue qui travaillait sur le même secteur que toi.

— Nous avons sympathisé, mais sans plus, maman, trancha-t-il. Je n'ai guère envie de nouer une relation sérieuse. Et puis l'éloignement ne m'empêche pas de penser à Emma. Le vrai responsable de sa mort court toujours, à mon avis.

— Je te comprends, mon grand, seulement tu ne dois pas gâcher ta jeunesse à cause de ça. Ta sœur ne l'aurait pas voulu.

Comme chaque fois qu'on évoquait sa fille assassinée, Janine se raidit tout entière, la gorge nouée.

— Pardon, maman, soupira le jeune ingénieur. Je t'ai encore fait de la peine.

Janine baissa la tête. Petite et menue, ses cheveux gris roulés en chignon, elle était toujours vêtue de noir.

— Je suppose aussi que tu ne peux pas oublier Victoire, dit-elle tout bas.

Du bout des doigts, Emmanuel rejeta en arrière une mèche blonde qui effleurait son front. Il s'écarta un peu de sa mère pour poser son regard sombre sur une panière couverte d'un tissu à fleurs.

— Je n'ai pas à l'oublier, nous sommes les meilleurs amis du monde, répliqua-t-il. Vicky et moi, nous nous envoyons des messages une ou deux fois par semaine. Si je ne rencontre personne à Fontainebleau, c'est en partie à cause de mon poste qui s'avère très accaparant. Le soir, je me couche éreinté. Dis-moi, qu'est-ce qu'il y a dans cette jolie panière ?

— De la layette, précisa Janine en faisant glisser le tissu. J'ai tricoté des brassières pour le bébé. Victoire me rend visite régulièrement, maintenant qu'elle a son permis de conduire. Quand Anna l'accompagne, nous les invitons à déjeuner. Ton oncle est enchanté, il fait le beau et il leur raconte des blagues.

— Sacré Jeannot, marmonna Emmanuel.

Il avait pris une des brassières et la contemplait d'un air songeur. Tout à coup il tressaillit nerveusement et sa mère le vit devenir d'une pâleur alarmante.

— Qu'est-ce que tu as, mon grand ?

— Je me sens mal, maman ! J'ai le cœur serré. Il se passe quelque chose, j'en suis sûr. C'est Vicky...

— Comment ça ? s'étonna Janine.

— Je dois téléphoner au château, maman, pour savoir si tout va bien. Je ne peux pas t'expliquer, c'est comme une sorte de pressentiment, comme si Vicky était en danger...

L'ambulance du SMUR descendait l'allée à vive allure. Après avoir franchi le portail, le conducteur accéléra pour s'engager sur la route. Lorsque le véhicule disparut, Colette se signa d'un geste tremblant.

— Notre pauvre demoiselle, murmura-t-elle.

— Oui, quand le patron saura ça, marmonna Karl.

Sous le choc, Guy Quinot et son fils Arthur demeurèrent silencieux. Ils avaient assisté au transport de Victoire sur une civière et l'image les obsédait, comme le symbole d'une cruelle fatalité s'acharnant sur leur famille.

— Papa, j'ai rappelé Emmanuel, maintenant il faut vite prévenir Catherine, suggéra Arthur, son visage poupin devenu livide sous ses courtes boucles d'un blond foncé.

— Oui, bien sûr. Essaie de la joindre, je vais sortir la voiture pour aller à l'hôpital. Je dois soutenir ta grand-mère, qui était dans tous ses états.

L'expression était faible, car au même moment Élodie Quinot, assise près de sa petite-fille, éprouvait une terreur affreuse. Elle lui tenait la main sans la quitter des yeux.

— Qu'est-ce que j'ai, mamie ? murmura Victoire.

Le médecin urgentiste présent à leurs côtés surveillait la perfusion qu'il avait mise en place dans la salle de danse.

— Je soupçonne un cas de placenta prævia, mademoiselle, déclara-t-il d'un ton sobre. De quand date votre dernière échographie ?

— C'était fin juin, et je dois en passer une dans huit jours.

Le docteur approuva d'un air soucieux, sans rien ajouter. Victoire avait repris connaissance assez rapidement après sa syncope, pour découvrir son cousin accroupi près d'elle, tandis que Colette et Karl se tenaient un peu à l'écart. Sa grand-mère aussi était présente, complètement affolée, et elle crut bon d'insister sur ce point.

— Seigneur, quelle frayeur nous avons eue en te trouvant inanimée avec tout ce sang sous toi, Vicky. J'ai failli faire un malaise.

— Moi aussi j'ai eu très peur, mamie, mais pour le bébé... Docteur, est-ce que je vais accoucher? C'est trop tôt, je ne suis pas encore à mon terme!

— Calmez-vous, mademoiselle. Pour l'instant, votre enfant n'est pas en souffrance. Nous serons bientôt à l'hôpital et vous serez prise en charge.

— Oui, tout ira bien, ma chérie, affirma Élodie à mi-voix. Mais heureusement qu'Emmanuel nous a téléphoné!

Le beau regard bleu de Victoire reprit de l'éclat. Elle serra plus fort les doigts menus noués avec les siens.

— Que veux-tu dire, mamie?

— Il a eu un pressentiment qui te concernait, Vicky, cela lui est venu d'un coup. Il était sûr que tu étais en danger, alors il m'a appelée afin de savoir où tu te trouvais... J'ai tout de suite alerté Arthur. Par chance, il savait que tu étais montée dans la salle de danse. Peut-être qu'Emmanuel t'a sauvé la vie encore une fois, ma chérie.

Le médecin avait tout entendu, cependant il se contenta d'esquisser une moue perplexe, surtout préoccupé par son diagnostic, qui engageait la survie du bébé et de sa mère.

Emmanuel se trouvait déjà à l'accueil des urgences lorsque les ambulanciers apparurent, en poussant la civière où gisait Victoire. Elle était d'une pâleur morbide, les lèvres décolorées. Il put s'approcher pour lui effleurer le front du dos de la main.

— Courage, Vicky, ça va aller, murmura-t-il.

— Tu es là, balbutia-t-elle. Occupe-toi de mamie, s'il te plaît.

— Mais oui, sois tranquille.

Il se tourna vers Élodie, presque aussi livide que sa petite-fille. D'un élan affectueux, il la prit par les épaules pour la mener jusqu'à une chaise.

— Restez assise, je vous apporte de l'eau, madame.

— Merci, Emmanuel, merci pour tout. J'espère que mon fils ne tardera pas.

— De toute façon, je reste ici pour savoir ce qui se passe, précisa-t-il en lui adressant un sourire sans joie.

Guy Quinot arriva une quinzaine de minutes plus tard. Il serra fébrilement la main du jeune ingénieur, en le remerciant à son tour.

— Cathy est prévenue, leur annonça-t-il. Elle et Mongenot rentrent par le premier avion. Ils seront là demain. Comment va Vicky?

— Nous attendons des nouvelles, répondit Emmanuel.

Au bout d'une longue heure d'angoisse, une interne vint leur donner des explications.

— Mlle Desmarests a été transférée en obstétrique. Il faut procéder de toute urgence à une césarienne, car le bébé est en grande souffrance.

— Et ma petite-fille? Elle a perdu beaucoup de sang, dit Élodie d'une voix tremblante.

— Son état est stabilisé, madame, mais il est impérieux de procéder à l'opération. Vous pouvez monter dans le service où elle aura sa chambre.

Sur ces mots, l'interne les laissa. Très ému, Guy se frotta le visage, puis il prit sa mère dans ses bras.

— Le bébé va naître, leur dit Emmanuel. Je suppose que Victoire avait préparé sa valise. Il faudrait aller la chercher.

— Évidemment, tout était prêt. Maman, je repars pour le château, décida Guy. Tiens-moi au courant, surtout.

Une demi-heure plus tard, Anna déboula en pleine panique au CHU. Après s'être renseignée à l'accueil, elle retrouva Élodie et Emmanuel, guidée aussi par le jeune homme à qui elle avait téléphoné auparavant.

— Alors? Dis-moi, je t'en prie! s'écria-t-elle.

— Victoire est au bloc opératoire, nous avons pu lui parler un peu, sa grand-mère et moi. Le problème qui se posait rendait une césarienne obligatoire, vitale même.

Bouleversée, Anna s'assit pour assimiler ces informations. Elle sortit une petite bouteille d'eau de son sac et but avidement.

— Quelle sale journée, marmonna-t-elle. J'ai essayé de joindre Vicky en début d'après-midi, elle ne m'a pas répondu. Ça m'a inquiétée. Et j'ai enfin su ce qui se passait grâce à Arthur.

Le minois félin d'Anna se crispa, pour contenir son envie de pleurer. Elle secoua ses cheveux noirs, raides et coupés au carré, avant de lancer un coup d'œil à Emmanuel.

— Tu n'as pas écouté les infos ? lui demanda-t-elle.

— Non, pas depuis hier... Pourquoi ?

— Sans doute qu'ils n'en ont pas encore parlé...

— À quoi fais-tu allusion, Anna ? s'impatienta Élodie.

Je n'ai pas envie de jouer aux devinettes aujourd'hui, je suis bien assez anxieuse.

— Excusez-moi, madame. Une de nos camarades du lycée vient de mourir. Romane, une fille adorable qui habitait Châtillon. Son père est ami avec le mien.

— Seigneur ! Je suis désolée, se ravisa tout de suite Élodie.

— Que lui est-il arrivé ? interrogea Emmanuel, alerté par l'expression tragique d'Anna.

— Mercredi soir, Romane allait à un cours d'aïkido, et elle devait passer la nuit chez son copain. Ses parents ne se sont pas inquiétés, ni lui, parce qu'il s'était endormi en l'attendant. Mais elle a été enlevée, la pauvre. D'après ce que je sais, Romane a réussi à s'enfuir, en tennis et petite culotte... Une camionnette l'a renversée sur une route, en forêt. Elle a pu dire des choses à l'homme qui l'a heurtée et secourue.

Élodie en demeura muette, les yeux agrandis par l'horreur. Quant à Emmanuel, il s'éloigna de quelques pas.

— Voilà, ça continue, dit-il tout bas.

Il n'y avait aucun doute pour lui. Il supposa que le commandant Terrier était forcément au courant, ainsi que

Karen. Il revint vers Anna et se pencha un peu pour capter son regard.

— Tu le sais, car les parents de Romane se sont confiés aux tiens ? dit-il avec douceur.

— Oui, Sacha, son copain, leur a téléphoné à 7 heures du matin, pour savoir où était Romane. Ils ont appelé chez nous, au cas où leur fille serait venue me voir. Je suis révoltée et écoeurée ! Emmanuel, si le conducteur de la camionnette avait freiné à temps, Romane aurait été sauvée et elle aurait pu témoigner.

À bout de nerfs, Anna finit par éclater en sanglots dans les bras d'Élodie.

— Et en plus, Vicky a failli mourir, gémit-elle.

— Ne crains rien, Vicky est entre de bonnes mains, la rassura-t-il. Moi aussi je suis révolté par le décès injuste de cette jeune fille, mais elle mérite notre respect et toute notre admiration pour avoir su se battre et réussir à leur échapper. Allons, ne pleure plus, bientôt tu verras le bébé, ce sera une douce consolation.

— Je n'aurais pas dit mieux, concéda Élodie, au bord des larmes.

Gendarmerie de Gevrey-Chambertin, même jour, même heure

Le commandant Louis Terrier s'installa à son bureau avec un soupir d'exaspération. Il lissa du plat de la main une mèche rebelle de ses cheveux d'un châtain foncé, tandis qu'un éclat de colère brillait au fond de ses yeux bruns. Il rangea son arme de service dans le tiroir habituel d'un geste las. Assise en face de lui, Karen avait le même air sombre. Ses frisettes blondes auréolaient son visage au teint mat. La jolie métisse, originaire de l'île de La Réunion, fixait son supérieur de ses prunelles vertes.

— Comment va M. Desgranges ? s'enquit-il.

— Toujours très choqué. Je reviens de chez lui, son docteur lui a prescrit des anxiolytiques. Son épouse est dévastée également.

— Il faut qu'on écoute encore une fois la déposition de cet homme, Karen. Quand je pense à cette pauvre gosse qui a eu le courage de courir sur des kilomètres, après avoir échappé aux griffes de ces salauds ! Tout ça pour mourir des suites d'un accident.

— Et sur le terrain, les collègues n'ont rien trouvé de concluant ?

— La scientifique a effectué des prélèvements à l'entrée de la grotte de la Grande Baume, avec prudence, puisqu'il s'agit d'un site préhistorique protégé. Ils ont découvert des traces de pneus au départ d'une piste forestière, mais le sol est très sec, à la fin de l'été. Karen, le manoir de Blancarçay se situe à proximité et le corps d'Ingrid Keller était enterré dans cette zone.

Les circonstances de la mort de la jeune femme, qui fréquentait Florian Mongenot deux ans auparavant, n'avaient pas encore été élucidées.

— Il y aurait de quoi en déduire qu'Ingrid Keller était aussi une victime de ces prédateurs sexuels, maugréa-t-il.

— Au moins, Romane n'a pas été violée, répliqua Karen. Elle l'a dit à M. Desgranges. Hélas, nous ne saurons jamais comment elle s'est défendue et par quel miracle elle a pu s'enfuir.

— J'étais avec son père ce matin, il m'a dit qu'il lui avait acheté une bombe lacrymogène. Elle a pu s'en servir, hasarda le commandant. Si tu savais combien je me sentais mal, face à ce couple qui restait digne, malgré la tragédie qui les frappait. Ils m'ont confié combien ils redoutaient de perdre leur fille, à l'instar de tant d'autres malheureuses.

— Est-ce que le procureur va évoquer l'affaire devant la presse ?

— Sans doute, afin de susciter encore plus de vigilance de la part des familles et de lancer des appels à témoin.

Le téléphone de Terrier sonna. Il décrocha vite, les traits tendus. Karen le vit acquiescer deux fois de suite, avant de se lever précipitamment.

— Le brigadier Fort vient de découvrir le chien que Romane disait avoir blessé. L'animal est encore vivant, il s'était réfugié sous un arbre déraciné. J'y vais.

— Je vous accompagne, commandant?

— Oui, tu relaieras Fort, qui est là-bas depuis ce matin.

Louis Terrier bondit de son siège, en dépliant sa robuste silhouette d'athlète, puis il reprit son arme et se rua dans le couloir, suivi de près par Karen, aussi exaltée que lui.

CHU de Dijon, une heure plus tard

Victoire aurait voulu se réveiller, mais elle évoluait au sein d'un univers cotonneux. Parfois il lui semblait distinguer des silhouettes autour de son corps privé de toute réaction ordinaire. Cependant son esprit aspirait à retrouver sa lucidité, afin de savoir si son enfant était vivant. L'idée du bébé l'obsédait. Elle se disait qu'il aurait dû crier vigoureusement pour annoncer sa venue au monde, et soudain un chagrin atroce la submergea. Il n'y avait pas de nouveau-né et plus d'amour à offrir.

— Maman, où es-tu? Maman!

Elle croyait prononcer ces mots et même les hurler, mais aucun son ne franchissait ses lèvres. Renonçant à voir sa mère apparaître à ses côtés, la jeune femme appela Florian, celui qui aurait dû se trouver là et lui tenir la main. Enfin des voix lui furent perceptibles.

— La mère se réveille, occupez-vous d'elle.

— On conduit le bébé en réanimation... Faites vite.

Au prix d'une volonté farouche, Victoire put ouvrir les yeux. Éblouie par une lumière blanche, elle tourna la tête et se trouva confrontée au visage inquiet d'une infirmière.

- Mon bébé, articula-t-elle avec peine.
 - On l'a emmené en néonatalogie, mademoiselle. Ne vous agitez pas, vous êtes encore très faible et on vous a placée sous transfusion.
 - Je veux voir mon bébé...
 - Plus tard, quand vous irez mieux. Reposez-vous.
 - Une intolérable sensation de solitude accabla Victoire qui observait la salle d'opération, dont le décor aseptisé lui parut froid et même hostile.
 - Dites-moi, c'est une fille ou un garçon, chuchota-t-elle.
 - Une jolie petite fille de deux kilos, mademoiselle.
 - Merci, vous êtes gentille.
- Désespérée de ne pas pouvoir tenir son bébé contre son cœur, presque certaine que l'enfant n'avait pas survécu, elle referma les yeux pour pleurer sans bruit.